

**RIEF**

**Revue  
italienne d'études françaises**  
Littérature, langue, culture

**6 | 2016**  
**Les romanciers oubliés des années Trente**

---

## Nerval et le temps. Le thème de l'horloge

Roland Chollet

---



**Éditeur**  
Seminario di filologia francese

### Édition électronique

URL : <http://rief.revues.org/1299>  
DOI : 10.4000/rief.1299  
ISSN : 2240-7456

### Référence électronique

Roland Chollet, « Nerval et le temps. Le thème de l'horloge », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 04 février 2017. URL : <http://rief.revues.org/1299> ; DOI : 10.4000/rief.1299

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 février 2017.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Nerval et le temps. Le thème de l'horloge

Roland Chollet

---

*L'œuvre critique de Roland Chollet (1931-2014) a fait l'objet de trois volumes parus (pour les deux premiers d'entre eux) et à paraître (pour le troisième et dernier, lequel a été magnifiquement préfacé par Mariolina Bertini) aux éditions Classiques Garnier (2014-2017). Ces trois volumes reprennent une bonne part des textes consacrés à Balzac par le grand critique.*

*Nous avons la joie de présenter ici un texte inédit de Roland Chollet, conçu en marge de l'univers balzacien. Cet écrit manifeste une intelligence de celui qui fut – aux yeux de Chollet – le plus grand poète du XIX<sup>e</sup> siècle, peut-être même le plus grand de tous les poètes : Gérard de Nerval. Chollet aimait à citer la phrase de Nerval : « Parlons de Balzac, cela fait du bien ». Le texte ici publié (« Nerval et le temps. Le thème de l'horloge »<sup>1</sup>), procède d'un monde où règne une bienveillance très haute et où les amis de nos amis sont nos amis. Signalons donc tout ce que ces brèves pages doivent à l'amitié de Franco Fiorentino et à celle d'Étienne-Alain Hubert, tous deux proches de Roland Chollet. De cet amical colloque sont issus les « Promenades » et « Souvenirs » que nous proposons ici à l'attention du lecteur. [Marie-Bénédicte Diethelm]*

- 1 Ce qui me frappe – je cherche le mot –, c'est une sorte de porosité, ou plutôt une transparence, ou plutôt encore c'est une *traversabilité* de l'espace (sans qu'il perde tout à fait son opacité matérielle) constamment exposé à la manifestation et à l'irradiation du temps et d'un temps *qui ne se limite pas à la durée personnelle*. En ce sens, la mémoire du texte fonctionne tout à fait autrement que chez Proust<sup>2</sup>. Elle ne ravive pas tellement le passé qu'elle ne l'inscrit dans une image vertigineuse, une image en quelque sorte verticale, à laquelle il appartient. *L'hypothèse, c'est que l'espace dans Sylvie – et dans Nerval en général – fonctionne comme de la durée, comme du temps*<sup>3</sup>. Le moteur, le temps de ce temps, c'est évidemment la promenade ou, tout au moins, la promenade provoque ou entretient la métamorphose ou l'ambiguïté. Le début de *Promenades et souvenirs* est très typique à cet égard, me semble-t-il. À commencer par le titre. On a moins affaire à des *Promenades et souvenirs* qu'à des promenades-souvenirs (et le sous-titre de *Sylvie* dissimule que les souvenirs tiennent dans une promenade de vingt-quatre heures, mesurée par les

moments du jour et de la nuit qui s'affichent dans le paysage et dans le ciel). Au début de *Promenades et souvenirs*, l'auteur marche dans sa mémoire plutôt qu'il ne l'évoque, il l'arpente. Les objets et les lieux sont là pour arborer des dates, comme dans *Aurélia* qui dévoile ces mécanismes avec l'excuse de la folie :

Un soir, vers minuit, je remontais un faubourg où se trouvait ma demeure lorsque, levant les yeux par hasard, je remarquai le numéro d'une maison éclairé par un réverbère. Ce nombre était celui de mon âge. (Chapitre II)

- 2 On pourrait dire aussi que cet espace nervalien est constamment désorienté par la durée qui l'habite, le meut, le mène. L'orientation est la hantise du promeneur. Le narrateur d'*Aurélia* a souvent les yeux au ciel et cherche dans l'espace des rues l'orient de sa vie comme dans le célèbre passage où un ami veut le reconduire chez lui :

[...] mais je lui dis que je ne rentrais pas : « Où vas-tu ? me dit-il – Vers l'Orient ! ». Et pendant qu'il m'accompagnait, je me mis à chercher dans le ciel une Étoile que je croyais connaître, comme si elle avait quelque influence sur ma destinée.

- 3 Le passage a une variante dans une première rédaction incomplète<sup>4</sup> :

Minuit sonna. – C'était pour moi l'heure fatale ; cependant je songeai que *l'horloge du ciel* pourrait bien ne pas correspondre avec celles de la terre. Je dis à Paul que j'allais partir vers l'Orient, ma patrie. Il m'accompagna jusqu'au carrefour Cadet.

- 4 Puis il examine les numéros des voitures du Carnaval qui passent, se livrant

à un calcul mystérieux de nombres. Enfin au-dessus de la rue Hauteville je vis se lever une étoile rouge entourée d'un cercle bleuâtre. – Je crus reconnaître l'étoile lointaine de Saturne et me levant avec effort, je me dirigeai de ce côté.

- 5 et mille autres exemples dans *Aurélia* (par ex, Pl[*Éiade*], p. 753 et 754...). Un personnage appelé Sylvain est évoqué sur le mode plaisant dans « Visite à Ermenonville » (*Bohème galante*, chapitre XII) comme un fabricant amateur de montres et de boussoles. Est-ce une image de Nerval ? Le texte est repris dans *Angélique* (fin de la XI<sup>e</sup> lettre).

- 6 On n'en finirait pas d'analyser dans la première page de *Promenades et souvenirs* le prodigieux mélange de dates, d'époques, d'événements, arpenté par le promeneur qui explore ce lieu symbolique, une mine de carrières de craie. On recule de deux mois (arrivée d'Allemagne), puis de six ans, on passe ici ou ailleurs par Cuvier, les Romains, on remonte, on redescend dans le temps personnel, historique, cosmologique, mythologique, etc.

- 7 Ce mouvement de chute en arrière, non pas dans le vide mais dans la profondeur du temps, à travers chaque image du visible, donne cette espèce de vertige euphorique qui caractérise le lecteur de *Sylvie* le long du parcours Paris-Loisy-Paris. Les premiers paragraphes sont comme le modèle de cette écriture :

« une apparition bien connue illuminait l'espace vide »  
« je me sentais [...] fresques et tusculanum ».

- 8 Cette lecture euphorique est aussi évidemment mélancolique au sens le plus saturnien du terme (« l'étoile lointaine de Saturne ») et parfois – mais plus rarement dans *Sylvie* que dans *Aurélia* – porteuse d'une angoisse ou d'une anxiété dont le moment le plus intense (et qui nous ramène tout à fait à *Aurélia*) me semble être, au début du chapitre III (« Résolution »), le passage sur la « double image » (dont le début pour le lecteur ignorant que je suis a un accent « jamesien ») : « et si c'était la même ! – Il y a de quoi devenir fou ! » Le temps subvertit l'espace ici comme partout dans le récit. Manquerait-on assez d'amour pour Nerval pour lui reprocher son « Reprenons pied sur le réel » ? Cette angoisse que tout soit intérieur à autre chose, à l'infini jusqu'au retour de la réalité, jusqu'au cœur de

l'amour, jusqu'au début du monde et de l'histoire, et que tout tourne sans cesse, fait ressembler le roman, quand on se figure ce vertige, à une sorte de sphère armillaire de mouvements concentriques. À travers l'écriture, Nerval fait l'expérience d'avoir mille ans (je me rappelle au passage le poème de Baudelaire : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans »<sup>5</sup>), à travers *l'image du Valois* comme la Touraine archaïque de Balzac brille derrière le langage de *La Comédie humaine*<sup>6</sup>, des chants, des rondes de l'éternel retour. Mouvement des aiguilles de la montre (quand elle marche) – non pas mouvement circulaire –, illustré par la chanson d'Adrienne dans la deuxième partie, « une de ces anciennes romances pleines de mélancolie » comme dans le cinquième poème des *Chimères* (« La connais-tu Daphné cette ancienne romance [...] cette chanson d'amour qui toujours recommence »).

- 9 On peut évoquer ici le pendant du fabricant de montres et de boussoles que je rappelais plus haut. C'est, dans *Sylvie* cette fois, la figure paternelle et sylvestre du père Dodu, autre Nerval, raconteur d'histoires gaies ou tragiques aux veillées : « bûcheron », « berger », « messenger », qui « *fabriquait à ses moments perdus des coucous et des tournebroches* ».
- 10 Au passage, je me rappelle cette évidence, à savoir que le narrateur aussi bien que la narration tourne au même rythme, du même mouvement, et avec sa propre ivresse, au bord de la conscience, que la vie, la mort, et la renaissance des saisons. Le rapport des *Contes et nouvelles* de Maupassant à la terrifiante image de l'univers ferait apparaître des choses (inintéressantes) *en tout point* différentes.
- 11 Il me reste tout de même quelque chose à ajouter sur cette question du temps nervalien. Plusieurs indices donnent à penser, me semble-t-il, que Nerval a voulu faire intentionnellement de *Sylvie* le prisme du temps, de ce temps qui imprègne sa sensibilité, sa manière de figurer l'univers sensible et amoureux, sa conception du rapport du temps au monde. Pour éviter une dissertation qui serait longue, je donne en vrac les indices que j'ai trouvés mais qui demanderaient à être ordonnés.
- 12 L'élément le plus important à mes yeux est la merveilleuse évocation des « *Heures divines qui découpent, avec une étoile au front sur les fonds bruns des fresques à Herculanum* » et que font de la triple image l'actrice d'Adrienne et de Sylvie comme l'incarnation « divine » et cachée du thème qui parcourt toute l'œuvre dont une des « clefs » – sans parler des « clefs » explicitement produites comme les horloges dont le récit – est donnée par *Artémis*, le sixième poème des *Chimères*. Dans un des manuscrits autographes (*Pl[éiade]*, t. III, p. 648, note p. 1281), *Artémis* est intitulé « *Ballet des Heures* », avec son énigmatique et magique premier vers : « La treizième revient... c'est encore la première ».
- 13 En marge du manuscrit possédé par Eluard, Nerval a écrit : « La Treizième heure (pivotale) » (*Pl[éiade]*, t. III, p. 648, note 2, p. 1282). C'est *l'heure qui recommence le tour que l'aiguille fait du cadran*. Au chapitre III de *Sylvie*, apparaît l'horloge arrêtée avec la figure du *Temps* sur le dôme, des cariatides qui ne peuvent être que des *Heures* et en bas-relief la Diane « historique » qui cache évidemment *Artémis*.
- 14 Le coucou du concierge – qui veille sur le temps – marque *la treizième heure* et le départ du voyage magique du narrateur : « Son coucou marquait une heure du matin ». Littré ne donne une définition du mot *pivotal* que dans son *Supplément* avec un bel exemple de Gautier en 1872. Littré se trompe donc en prenant le mot pour un néologisme. Le texte de Gautier est beau et intéressant pour nous.

Néologisme. Qui joue le rôle de pivot, de centre autour duquel le reste tourne. « Il y a dans tout groupe une individualité pivotale, autour de laquelle les autres

s'implantent et gravitent comme un système de planètes autour de leur astre ». (Th. Gautier, *Le Bien public*, 10 mars 1872)

- 15 On peut observer que le voyage du narrateur fait deux tours de cadran. Il y aurait peut-être aussi quelque chose à tirer du fait que le récit a treize chapitres plus un épilogue.
- 16 Pour comprendre mieux le début ou l'enjeu de *Sylvie*, poème du temps, peut-être serait-il utile de prendre en considération deux autres brèves œuvres de Nerval.
- 17 D'abord *Isis* (paru en 1845 sous le titre *Le Temple d'Isis. Souvenirs de Pompéi*. (cf. *Sylvie. Souvenirs du Valois*), chapitre I (*Pl[éiade]*, t. I, p. 614), un long paragraphe sur les horloges et les clepsydres. L'œuvre donne lieu à une longue description de culte d'Isis dont Nerval s'inspire dans *Octavie*.
- 18 La première édition plus développée que la suivante permet de voir les sources de Nerval qui transcrit largement un auteur allemand (Böttinger, *Pl[éiade]*, t. III, p. 1248-1249) ; le culte d'Isis et ses prêtres désignés *les uns comme « horoscopes »* et *les autres comme « horloge »* (*ibid.*, note p. 1253, p. 614, var. b). Dans cette première version, les peintures dont s'est inspiré Nerval sont indiquées (p. 1256, var. a de la p. 613) avec plus de détail. On les voit mentionnées dans le texte définitif pour la première fois p. 618 et une note (*Pl[éiade]*, t. III, p. 1257, note 4 de la p. 618) nous apprend qu'il s'agit de peintures murales d'Herculanum conservées à Naples.
- 19 Ensuite *Octavie*, paru en 1853, où le narrateur évoque ses voyages en Italie et sa visite d'Herculanum (*Pl[éiade]*, t. III, p. 610 : « Arrivé près des ruines, je descendis dans la ville souterraine », etc.). Le voyage dans la première édition est situé en 1832 (date énigmatique qui se trouve à la fin de *Sylvie*). Il visite avec une inconnue *le temple d'Isis à Pompéi*, et il lui raconte ce qu'il a lu dans Apulée (évoqué dans le quatrième paragraphe de *Sylvie*) du culte d'Isis. L'étrangère s'amuse à jouer le rôle d'Isis tandis que le narrateur fait Osiris. Tout le texte serait à lire de très près. On y retrouve les grandes lignes du récit amoureux de *Sylvie*.
- 20 Du coup l'allusion de *Sylvie* aux *Heures* d'Herculanum s'explique<sup>7</sup>. Il ne reste plus qu'à chercher l'image d'Isis dans l'évocation de l'actrice au début de l'œuvre, ce qui est assez intéressant, ainsi que toutes les variantes du ballet des *Heures* dans le récit, ce que je n'ai pas fait d'ailleurs...

---

## NOTES

1. Roland Chollet aimait à s'entretenir de Nerval avec son ami, Étienne-Alain Hubert, grand spécialiste de ce poète. Ce « Thème de l'horloge » est, dans une certaine mesure, le reflet de leurs conversations affectueusement érudites. Ajoutons que, de manière très nervalienne, R. Chollet annonce au recto de la chemise cartonnée qui contient cet article qu'il en fera « un dialogue à une voix à laquelle il n'est pas répondu » (*Note de l'éditeur*).

2. Ici, une variante – sur le mode personnel – de la main de Roland Chollet : « Cela ne marche pas du tout comme dans Proust, mais une phrase du chapitre de *Contre Sainte-Beuve* sur Nerval peut servir de point de départ (elle est d'ailleurs citée dans la Préface de la *Pléiade*) et je suis tout fanfaron en l'occurrence de penser comme Proust qui d'ailleurs ne développe pas cette idée. De

*Sylvie* il dit (éd. P. Clarac, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 238) que c'est un "retour dans un pays qui est plutôt pour lui un passé" ».

Ajout de l'éditeur : En ce qui concerne Nerval, R. Chollet se réfère à l'édition en 3 volumes des *Œuvres complètes* du poète dans la « Bibliothèque de la Pléiade », laquelle a paru chez Gallimard de 1984 à 1993.

3. Ici, Roland Chollet note : « J'avais remarqué ça dans Modiano ».

4. Ici, cet ajout : « qui t'intéressera, si tu ne l'as pas vue ». Plus loin : « cela devient bête comme une leçon de collègue ».

5. Ici, R. Chollet note : « Aucun rapport avec Nerval ! ».

6. Voir l'article intitulé « La Jouvence de l'archaïsme. Libre causerie en Indre-et-Loire », repris dans le volume *À la lumière de Balzac (Note de l'éditeur)*.

7. Ici Roland Chollet ajoutait ceci : « je n'ai pas trouvé de notes claires à cet égard dans les éditions de *Sylvie* ».

---

## RÉSUMÉS

À partir de quelques exemples tirés principalement de *Promenades et souvenirs*, de *Sylvie* et d'*Aurélia* et de textes moins connus comme *Isis* et *Octavie* il s'agit de voir comment, chez Nerval, le temps rythme l'espace.

## INDEX

**Mots-clés** : Nerval (Gérard de), temps nervalien, espace nervalien, *Promenades et souvenirs*, *Sylvie*, *Aurélia*, *Isis*, *Octavie*